



COLLECTION
Spiritualité sans
frontière

La vie passionnément

François Lefort



La vie passionnément

**Entretiens de Christine Ray
avec François Lefort**

En rééditant ces entretiens parus voici trente ans, on est saisi de voir combien le monde actuel est le fruit des égarements et des manquements d'hier. Prêtre quarantenaire et visionnaire, François Lefort prévenait alors du caractère inéluctable d'une immigration de masse si les inégalités Nord-Sud n'étaient pas réduites.

Il faut lire ce témoignage en perspective. L'insouciance des Trente glorieuses prévalait ; François Lefort, qui avait fait ses classes à Nanterre en 1968, n'a jamais renoncé à cette liberté de ton, teintée d'humour, pour dénoncer sans détours racisme et inégalités, au nom de la dignité de chaque personne, quelle que soit sa condition sociale ou son pays d'origine.

Écouter cette voix singulière, courageuse et engagée, nous rappelle les aveuglements collectifs d'hier pour mieux repérer nos dénis et nos lâchetés d'aujourd'hui.

Christine Ray

Direction éditoriale

Béatrice Thony



sur

Bouquineo.fr

Toute diffusion du contenu de cet ouvrage,
sous quelque forme que ce soit,
sans l'autorisation expresse de l'éditeur,
viole les lois relatives aux droits d'auteur
et expose le contrevenant à des poursuites judiciaires.

Éditions Chemins de tr@verse

Neuville-sur-Saône, 2021

Isbn numérique : 978-2-313-00631-3

Dépôt légal : février 2021

Deuxième édition

Conception de couverture : Béatrice Thony

Chemins de tr@verse - 4, avenue Burdeau - 69250 Neuville-sur-Saône

François Lefort

La vie
Passionnément

Entretiens avec-Christine Ray

(1985)

ÉDITIONS CHEMINS DE TR@VERSE

Ce livre est dédié à mes deux amis :

Abdennebi Guemiah, abattu devant chez lui à Nanterre en France,
le 23 octobre 1982, alors qu'il revenait de la prière à la mosquée,
et Jean-Marie Jover, prêtre du diocèse d'Alger, assassiné lui aussi
devant chez lui à Chlef en Algérie le 5 juillet 1985,
alors qu'il se préparait à célébrer l'Eucharistie.

Que leur mort soit un témoignage
contre le racisme et l'obscurantisme, la bêtise et le fanatisme.

Qu'ils continuent aujourd'hui à nous aider dans notre combat
pour la justice et la vérité, la tolérance et l'amour.

François Lefort

Préface

Pourquoi rééditer et lire en 2021 un livre écrit en 1986 ? Plus de trois décennies ont passé, nous avons changé de siècle et d'époque...

Et pourtant, relisant ce témoignage, on est saisi de voir combien notre monde actuel est le fruit des égarements et des manquements d'hier. Les injustices déchaînent une violence sans frontières et obstruent l'avenir. Prêtre quarantenaire et visionnaire, François Lefort prévenait du caractère inéluctable d'une immigration de masse si les inégalités Nord-Sud n'étaient pas réduites. Sur le port d'Alger, il voyait les premiers clandestins risquer leurs vies pour tenter leur chance en Europe. « Vous mettez un policier sur chaque sommet des Pyrénées, ils passeront tant ces jeunes sont déterminés à fuir la misère ».

François Lefort n'était pas seulement un lanceur d'alerte, il s'engageait sur le terrain.

Très jeune, il avait rencontré la violence d'État, lors des manifestations d'Algériens contre le couvre-feu en octobre 1961, puis les bidonvilles dans lesquelles les familles de travailleurs maghrébins étaient reléguées dans des conditions abjectes. Indigné, il noua alors des relations d'amitié avec ces « invisibles », organisa des bibliothèques et des camps pour les jeunes, lutta pour le relogement des familles, participa activement à une politique de la ville plus humaine. À l'heure où l'islam est perçu d'abord comme une menace, comment ne pas entendre cette autre voix, celle d'une amitié réciproque et durable. « Je voyais la prière des musulmans des bidonvilles de Nanterre. Je leur dois ma vocation de prêtre ». La foi est le ressort de François Lefort, qui se méfie des travers du

cléricalisme. Il a dessiné un parcours atypique dans l'Église, ordonné prêtre en Algérie, dans cette Église respectueuse des croyants musulmans, puis exercé comme médecin humanitaire en Mauritanie, au Rwanda et à travers de nombreux conflits qui déchirent le monde.

Il faut lire ce témoignage en perspective. L'insouciance des Trente glorieuses prévalait ; François Lefort, qui avait fait ses classes à Nanterre en 1968, n'a jamais renoncé à cette liberté de ton, teintée d'humour, pour dénoncer sans détours racisme et inégalités, au nom de la dignité de chaque personne, quelle que soit sa condition sociale ou son pays d'origine. Apprécié des médias, prompt à dénoncer les oppressions dans la presse, il a parfois surévalué le pouvoir des médias. Son élan a été stoppé en 2005 par une accusation de pédophilie. Le procès auquel j'assistais s'est déroulé dans une atmosphère de tension inouïe peu propice à l'émergence de la vérité. François Lefort a purgé une peine de prison et, depuis, plusieurs des jeunes africains accusateurs ont reconnu avoir fait de faux témoignages. Il ne m'appartient pas de juger.

Écouter cette voix singulière, courageuse et engagée, nous rappelle les aveuglements collectifs d'hier pour mieux repérer nos dénis et nos lâchetés d'aujourd'hui.

Christine Ray

Avant-propos

Christine Ray m'a interrogé sur un certain nombre d'événements de ma vie, j'ai répondu.

Elle m'a interrogé aussi sur quelques grands problèmes du monde. Je n'ai pas de compétences particulières, mes réponses n'engagent que moi, et encore au moment même où je les ai faites.

Je réclame le droit à l'erreur ; je peux évoluer et changer d'avis. J'ai dit ce que je pensais au moment même où elle m'interrogeait ; cela me rappelle la phrase de Nietzsche : « J'ai dit tout et le contraire de tout. »

Je suis plus un passionné qu'un homme de raison. Pour moi, tout se résume en cette phrase, qui a échappé trois fois à saint Augustin à propos des donatistes : « Aime et fais ce que tu veux. »

*« Dieu apparut à Abraham aux chênes de Mambré
et lui dit :*

*“Quand je reviendrai au printemps, ta femme Sarah
aura un fils. ” Or Sarah écoutait derrière la tente.
Abraham et Sarah étaient vieux, et Sarah avait cessé
d’avoir ce qu’ont les femmes. Sarah se mit à rire. »*

(Genèse 18.)

Comme Sarah dans la Bible, Dieu me fait rire, car avec lui, on peut s’attendre à tout. Je crois à l’appel de Dieu. Il provoque des commencements imprévus, il fait surgir la vie. Et, en ce qui me concerne, c’est toujours l’inattendu qui arrive. La foi est une aventure. C’est pour moi une évidence, Dieu a de l’humour. Oui, vraiment Dieu me fait rire. De là peut-être un certain goût de la confiance, une passion de la vie.

François Lefort

Introduction

Ce 23 octobre 1982, la nuit tombe sur les cubes gris de la cité Gutenberg à Nanterre, masquant la misère des murs sales, des portes arrachées, des vitres brisées.

Une cité de carton-pâte, construite en 1970 pour reloger "provisoirement" les immigrés du bidonville de la rue de la Folie, dont les odeurs pestilentielles gênaient par trop les occupants de la toute nouvelle préfecture. Le "transit" durera quatorze ans.

La cité, c'est le ghetto parfait. 100 % d'immigrés, tous Maghrébins. Les femmes qui habitent là, derrière ces murs trop minces, n'ont aucunement l'impression de vivre en France.

À cette heure qui précède la nuit, les gosses occupent bruyamment la rue. Une silhouette d'homme jeune, les épaules larges, le pas rapide, se dirige vers un bâtiment. Il est accompagné d'un adolescent. François Lefort remarque pour la millième fois, à l'entrée de la cage d'escalier, un trou noir à hauteur de la main. Des centaines de cigarettes écrasées à cet endroit précis ont littéralement fait fondre le mur... Une fois de plus, il imagine le formidable brasier qui anéantirait ces cages si une explosion de gaz, une casserole enflammée venaient à y mettre le feu.¹

¹ La cité Gutenberg a été détruite le 3 février 1984.

Dans quelques jours, il ne le sait pas encore, il signera son contrat de mission au cabinet du secrétariat d'État aux Immigrés. Une mission « d'étude et de propositions sur les problèmes de résorption des cités de transit bidonvillisées et ceux des jeunes immigrés. »

Mais pour l'instant, François Lefort, un prêtre qui n'a pas quarante ans, se presse. Fraîchement débarqué d'Algérie, où il vient d'achever des études de médecine, il cherche un de ses amis avec qui il doit assister à un mariage dans la famille de Mohamed. Un ami de longue date. Dehors, trois jeunes lui font signe. La cité, c'est un village. Sans l'habiter, François en est depuis longtemps un membre. On le connaît. Il se dirige vers le petit groupe. Il reconnaît, gisant à terre à côté de l'escalier, son ami Abdennebi Guemiah, un jeune lycéen marocain de 19 ans qui rêve d'entrer à l'Institut des Hautes Études cinématographiques. Il croit d'abord que le garçon a reçu un coup de couteau. Mais les jeunes désignent un pavillon, d'où un homme a tiré au hasard sur les enfants de la rue. C'est Abdennebi qui est tombé.

Habitué aux urgences des hôpitaux algériens, François Lefort s'agenouille à côté de son ami. Pendant trois quarts d'heure, il tente de le sauver. Une importante hémorragie interne a troublé son rythme cardiaque. Le blessé a soif, il parle : « Qui a tiré ? Pourquoi ? Je vais mourir ! » Abdennebi se met à prier : « Je demande pardon à tous ceux à qui j'ai fait du tort. »

Abdennebi revenait de la mosquée. François Lefort, qui parle arabe, a souvent eu avec lui des discussions de croyant à croyant.

Dans la cage d'escalier froide, avec le médecin du SAMU, François tente de placer un cathéter. C'est le geste de la dernière chance. L'opération réussit, mais ne donnera à Abdennebi, transporté à l'hôpital de la Pitié, qu'une rémission de quinze jours.

Se remémorant ces moments, le prêtre s'interroge : « Comment cela se fait-il que ça tombe sur moi ? Je ne cours pourtant pas après les problèmes. Je n'ai jamais cherché à être témoin d'assassinat. Ni à devenir spécialiste des *problèmes* des immigrés. Mais j'ai des

amis, là, dans ces cités. Je vais les voir, comme vous allez dîner chez vos amis, pour le plaisir. »

Si le 23 octobre 1982, au moment du drame de la mort d'un lycéen marocain, cet homme jeune, issu d'une famille bourgeoise de Neuilly, était là, c'est qu'il est lié par l'amitié aux habitants de cette cité oubliée de Nanterre. « La famille Guemiah, comme la plupart de celles qui habitent la cité, est une famille sans problèmes. J'ai souvent parlé avec le père, un ouvrier qui suit des cours d'alphabétisation, ou avec les enfants : une secrétaire médicale, un étudiant en électronique, un autre en médecine, les plus jeunes au lycée. Nous rions, nous parlons poésie, musique, religion. » Ce dont les gens souffrent le plus, remarque François Lefort, ce n'est pas des conditions de vie, mais du mépris des Français, de l'apartheid qui les enferme, de la différence quotidiennement rappelée : à l'école, dans le métro, les logements.

Le lendemain de la mort d'Abdennebi, ses camarades français du lycée de Nanterre n'ont pas fait, eux, de différence. Ils ont été 2 000, la gorge nouée, à venir déposer une gerbe devant chez lui.

Nuit de Noël 1984. François Lefort se trouve à l'autre bout du monde. Un besoin de partir, d'être seul quelque temps, une avidité de connaître la vie sous d'autres cieux.

Le voici à Yogja, dans l'île indonésienne de Java, le premier pays musulman du monde, à la recherche d'une messe. Dans un quartier périphérique de la ville, il découvre une église, pleine à craquer. En marchant dans les rues défoncées de la banlieue, le prêtre a remarqué un terrain vague, sorte de décharge d'ordures, où vivent des familles sous des abris de carton moins hauts qu'un homme debout. Comment les rencontrer ? se demande-t-il.

À la sortie de la messe de la Nativité, regagnant à pied le centre de la ville, il observe, de loin, les ombres de ces chiffonniers à la lueur de leurs bougies.

Tout d'un coup, sans avoir eu le temps de dire ouf, François se retrouve englouti à 2 mètres 50 au-dessous du trottoir, avec, raconte-t-il, de la m... jusqu'aux genoux : une bouche à égouts était restée sans couvercle !

Comme l'humour ne lui fait pas défaut, à peine hissé sur la route, il prend le parti de rire : « Je ne savais pas comment rencontrer ces gens, eh bien, maintenant j'ai besoin d'eux, ça tombe bien, si j'ose dire. D'ailleurs, tout trempé, un peu assommé, je n'avais pas le choix. Ils ont bien ri, et moi aussi. »

Par gestes, un couple et leurs trois enfants l'invitent à se sécher devant le foyer, lui offrent le thé, le réconfortent par des sourires. « Je n'ai jamais eu un aussi beau réveillon. » Pourquoi toutes ces péripéties, s'interroge encore cet aventurier bon vivant qui adore (et attire !) les situations cocasses ? « Dieu me fait rire. »

Octobre 1982, encore. Entre son retour d'Alger et sa nomination au secrétariat d'État aux Immigrés, le prêtre voit le juge de Nanterre lui confier deux adolescents. Sûr de l'effet de surprise qu'il va provoquer, il prend un malin plaisir à commencer ses récits concernant cette période par : « Quand j'étais nourrice... »

Humour, plaisir de se laisser lui-même surprendre, et d'aller dans le sens de la vie, par-delà les normes. Pas de stéréotype de prêtre, demande François, rentré au séminaire en plein 1968. « Ne me liez pas par des étiquettes, des convenances, laissez-moi la passion de croire et de vivre. Je ne sais pas si j'ai pris beaucoup de décisions en ayant conscience de faire un choix radical. Non. Je crois qu'il y a un courant de la vie, et que je me coule dedans. Sans savoir très bien moi-même où cela va m'entraîner. »

Ainsi, ce soir-là, rentrant de chez le juge, entre Rueil et Nanterre, au volant de sa 4L, François Lefort remarque un car de police arrêté et qui tanguait curieusement : « Je me suis dit : ça, c'est un passage à

tabac, c'est certain ! Garant rapidement ma voiture, je m'approche discrètement du car. Effectivement, les flics avaient posé leurs képis et tabassaient à coups de pieds un jeune immigré à terre. J'ai ouvert brusquement la porte transversale du panier à salade, si bien que les flics se sont arrêtés immédiatement de frapper. Le jeune m'a regardé, interloqué, et je lui ai dit d'un air sévère : « Sors de là ! » Profitant de l'effet de surprise, il a filé en courant sans demander son reste. Alors les policiers m'ont demandé : « Mais enfin, Monsieur, qui êtes-vous ? » Je leur ai répondu au bluff : « Vous ne me reconnaissez pas ? Ça se voit que vous êtes nouveaux ! » Et j'ai refermé la porte. »

A-t-il participé à l'évasion d'un jeune, arrêté par la police pour un délit ? Il répond sans hésiter : « Je ne sais pas pourquoi ce jeune était là, mais du moment qu'ils tapaient dessus, c'est lui qui avait raison. »

Mieux que des discours, ces trois aventures permettent de connaître ce prêtre jeune, à l'itinéraire peu ordinaire depuis qu'il a rencontré, un soir d'octobre 1961, ceux qui vivaient comme en apartheid, à quelques kilomètres seulement de sa banlieue cossue de Neuilly : les immigrés des bidonvilles de Nanterre.

Pas plus qu'il n'admet d'être regardé comme un cas, un "spécialiste" de l'immigration, il ne prétend parler des jeunes de Nanterre autrement que comme des amis avec qui il a une histoire, truffée de bons moments. Le plus souvent vêtu d'un costume classique de velours beige, dans les couloirs du ministère comme dans ceux des cités de transit, l'homme n'a pas le désir de se distinguer. Sa vocation a mûri parmi les musulmans et les étudiants athées de Nanterre. Il ne porte pas de croix sur sa veste. « Ce n'est pas la peine, puisque la première chose que je dis est que je suis prêtre. » Pas de tenue qui manifesterait une appartenance choisie au monde des pauvres. Il se présente tel qu'il est. Le corps massif, l'allure sportive, les mains larges, le visage poupin encadré de cheveux châains souples, respirent une force physique bien accordée au caractère. Il y a chez lui tout à la fois la solidité de l'homme dans la force de l'âge, le goût du jeu, et un sens profond des responsabilités. Une solidité qui lui

permet de vivre en prenant des risques : « Ma vie, c'est une série de rencontres au sens collisions du terme. »

À moins de 40 ans, c'est d'abord un homme d'action que nous avons rencontré. Au moment où les immigrés sont la cible d'un racisme toujours prêt à resurgir avec violence, le langage neuf et souvent provocant de ce prêtre apporte au débat une dimension essentielle : celle de l'amitié dans la vie de tous les jours.

Christine Ray

La passion de la vie, héritage familial

« Il a fait pour moi des merveilles. »,

dit Marie dans le Magnificat.

Esquissons une carte de visite. François Lefort, prêtre et médecin. Il a fait 36 métiers. Il a autant d'amis dans son milieu d'origine, la bourgeoisie, que parmi les adolescents immigrés et les jeunes drogués, condamnés à une mort rapide. On lit sur son visage qu'il aime la vie. Prêtre et médecin. Vraiment, il n'a pas "la tête de l'emploi".

Tout cela prouve que les titres ne signifient rien. Quand on vous parle de prêtre, qu'est-ce que cela évoque pour vous ? Don Camillo ? Un chanoine de cathédrale ? ou une autre image aussi différente que les deux premières ? Il n'y a pas un modèle "prêtre". Que je sois prêtre et médecin, cela surprend souvent. Si je dis, en plus, que j'ai été pendant deux ans chargé d'une mission par le cabinet d'un ministre, là on n'y comprend plus rien. J'apparais alors comme étant en rupture de ban. Or ce n'est pas du tout le cas puisque j'ai accepté ce poste en accord avec mon évêque le cardinal Duval.² Une personne, ce n'est pas ses titres. Un homme est toujours marqué profondément par ses origines, son enfance, sa famille.

Je suis un produit du *baby-boom*. Les pénuries de la guerre ayant laissé un traumatisme définitif dans la génération de mes parents, j'ai été bien nourri. Tellement bien nourri que j'ai gagné à 18 mois le prix du plus beau bébé de Neuilly-sur-Seine. Ce détail a son importance : plus tard en Afrique, dans les services de pédiatrie, j'ai

² François Lefort a été ordonné dans le diocèse d'Alger dont le cardinal Duval est l'archevêque.

souvent rencontré des enfants de 3 ou 6 mois pour qui nous pouvions déjà dire que la malnutrition laisserait des séquelles définitives. Ces gamins qui n'étaient pas plus bêtes que d'autres à la naissance, on en a fait des crétins parce qu'on ne les a pas assez nourris et le tiers monde actuellement n'a vraiment pas besoin de crétins. Moi j'étais gras et bien nourri ; tant mieux pour moi. Je ne le regrette pas.

Je suis breton avec du sang lyonnais. La famille de mon père est d'origine malouine, fière sur fond peu clérical. C'est peut-être pour cela que je me suis fait curé - complexe d'Œdipe oblige ! - Cette éducation a été pour moi une chance, elle m'a appris à haïr l'hypocrisie et le mensonge et à être critique vis-à-vis de tout pouvoir. L'anticléricalisme, avant d'être lui-même perverti en pouvoir, a été, à une époque, une critique des groupes de pression à l'intérieur de la France et, dans ce sens, je me sens solidaire des anticléricaux du siècle dernier. Je n'ai jamais parlé religion avec mon père, pourtant je lui dois une grande partie de ma foi. Lorsque je lui ai fait part de ma décision d'entrer au séminaire, cela n'a pas été facile, mais son opposition m'a apporté une liberté d'esprit : je suis certain que l'on ne m'a pas contraint à devenir prêtre. Ma mère l'avait deviné depuis longtemps. Ça n'a pas fini de la surprendre. Comment Dieu pouvait-il appeler un tel "bras cassé" ? Je pense qu'elle en a été heureuse, mais elle a tout fait pour ne pas m'influencer ni dans un sens ni dans l'autre. J'ai beaucoup apprécié son attitude.

L'héritage paternel, c'est l'esprit critique, la liberté de penser...

... Et les droits de l'homme. Tout petit, j'ai entendu parler de Sacco et Vanzetti, d'un certain nombre de combats pour la liberté, de l'affaire Dreyfus, de la guerre d'Espagne, de la Résistance, et il n'y a pas eu la moindre trace de racisme dans mon éducation. Je ne savais pas ce qu'était un juif, ou un arabe. Très longtemps après

l'avoir connu, j'ai découvert qu'un de mes meilleurs copains du lycée, Antoine Spire, était juif. Il a rigolé de ma naïveté et je n'ai pas pu m'empêcher de lui demander : « Mais au juste, qu'est-ce qu'un juif ? » Avec humour, il m'a répondu : « Ce n'est pas difficile, ce sont les plus intelligents. » J'ai répliqué : « Alors ça fait 20 ans que je suis juif et je ne le savais pas ! » Une boutade ! En tout cas, l'idée même de racisme ne m'effleurait pas. J'ai une certaine conception à ce sujet, je pense qu'il y a la même proportion de salauds dans toutes les races et cultures. La loi des gaz parfaits appliquée aux cultures ! Si mes souvenirs sont exacts, quel que soit le volume ou la pression, la proportion des gaz reste la même. Dans une race, quelle qu'elle soit, il y a, mettons : 3 % de salauds, 2 % de génies, 1 % d'artistes, 1 % de saints, et X % de gens entre-deux. C'est vrai de ce qu'on a appelé à tort les races, ça l'est aussi des groupes sociaux. Qu'il s'agisse des curés, des flics, des magistrats ou des boulangers, on trouve sans doute partout le même pourcentage de sadiques, de génies, d'artistes et de snobs.

Le rejet du racisme s'inscrit-il dans l'éducation familiale comme un choix ou comme une donnée naturelle ?

Curieusement, ce n'était pas naturel. Je découvre maintenant que certains de mes ancêtres faisaient des différences. Mais le racisme, l'antisémitisme avaient amené l'Occident à de tels abus avec les camps de concentration et les chambres à gaz que les rescapés de la guerre ont voulu oublier. Je crois qu'il y a eu à ce moment-là une conjonction entre les idées de la Résistance et le dégoût des atrocités du nazisme. Des années après, je suis étonné, voire scandalisé, de découvrir que même dans ma propre famille, petit à petit certains se mettent à refaire des distinctions entre les races. J'ai également été élevé dans le sacro-saint souvenir de la "Résistance", et mon esprit de gosse de cinq ans ne vivait que pour et par la guerre. J'ai toujours regretté de ne pas avoir connu le goût des rutabagas et des topinambours.

Autres traits familiaux

Mon père, un juriste, est le premier de sa famille à avoir travaillé ! Pas tout à fait, puisque mon grand-père, officier, a été retraité à 32 ans et est mort à 96 ans ! Peut-être le record du monde de la retraite : 64 ans. Toute ma famille est très originale ; on a dit que j'étais la première personne sérieuse de la famille depuis saint Louis ! Boutade ! Je ne renie pas mes origines, ni mon nom. Je n'en ai aucun complexe. Sous la Terreur en l'An II, François Malo Lefort des Ylouses fut assassiné par les "chauffeurs" (extrême gauche), qui s'étaient fait passer pour des "Chouans" (extrême droite), car il leur avait dévoilé qu'il cachait un prêtre proscrit dans la grande cheminée des "Ylouses". Il était loin de penser qu'un autre François Lefort des Ylouses vitupérerait dans le Nanterre de mai 1968 en blasphémant « Ni Dieu, ni maître », puis se ferait prêtre. Les destinées sont bizarres.

Cette famille m'a communiqué ses passions pour la peinture, l'art, la poésie et l'histoire.

L'image d'une mère

On ne peut pas parler objectivement de sa mère, car tout est affectif. Ma mère est née dans la région parisienne, mais elle est issue de la bourgeoisie soyeuse de Lyon. Elle en a gardé l'esprit d'entreprendre. On ne lui résiste pas quand elle a décidé quelque chose ; je crois tenir d'elle à ce sujet. Ma mère sait très bien organiser les affaires, pendant plusieurs générations, ses ancêtres se sont occupés de la gestion du Palais de l'Élysée. Certains d'entre eux sont même nés dans l'Élysée. Cette famille très nombreuse est restée très unie autour du souvenir du patriarche qui était mon grand-père maternel, lui aussi disparu. C'est ma mère qui a voulu que j'aie une éducation chrétienne.

Un genre d'éducation chrétienne

Mes parents pratiquent. Mais un jour, mon père m'a dit qu'il le faisait parce qu'Epictète conseillait de pratiquer la religion de son pays. Il était très critique, mais pas forcément opposé à tout.

Je suis allé au catéchisme. J'ai fait ma communion - je peux le dire maintenant - parce que j'ai triché à la composition. Je n'ai aucune mémoire et c'était l'époque où il fallait apprendre par cœur. Ça commençait par : « Qu'est-ce que Dieu ? » Impossible d'inventer une réponse, surtout en trois lignes ; alors j'ai tout copié sur mon voisin. Ainsi j'ai pu faire ma communion. Si j'avais été pris...

En attendant, je m'ennuyais terriblement à la messe comme beaucoup d'enfants de mon âge. Tous les prétextes étaient bons pour me distraire. Je me souviens d'avoir jubilé à l'entrée d'un clochard à la messe de 11 heures. J'aimais beaucoup le cantique « J'ai reçu le Dieu vivant », car je chantais : « J'ai reçu le vieux divan. » Quelle horreur !

Je n'ai jamais été enfant de chœur, ni dans une chorale ; cela ne m'a jamais tenté. Je ne sais pas s'il y a des enfants mystiques ; moi, je ne l'étais vraiment pas.

En revanche, dès que je pouvais m'échapper pour manifester dans la rue, j'y allais ; j'ai toujours beaucoup aimé les foules. Ce qui fait qu'en 1956, à 10 ans, j'ai crié « Algérie française » sous l'Arc de Triomphe de l'Étoile ; et en 1961 j'ai crié « OAS assassin ». Je n'avais aucune conscience politique, mais la foule m'attirait. Hier soir encore, pour la fête de la musique, je suis allé place de la Concorde au milieu de 200 000 personnes. Je n'ai pas peur du tout de la foule. C'est vrai qu'elle tue quelquefois.

Je l'ai constaté à Ceylan contre les Tamouls. Mais la plupart du temps, la foule est communion. Par exemple, quelques jours après que Le Pen ait obtenu 11 % des voix aux Européennes (juin 1984), c'était assez extraordinaire de voir 200 000 Français, indifférents à

toute couleur de peau, applaudir deux "beurs", Rachid Bahri ou Karim Kacel. C'est dramatique lorsque les clivages politiques ou religieux, que les gens se mettent dans la tête, divisent au point que deux foules s'affrontent. Ce qui se passe en Inde est horrible. A Nouméa, toute proportion gardée, j'ai vu des irresponsables qui souhaitaient en découdre. S'ils savaient ! Souvent, comme en 1968, la foule est un lieu où les gens sont contents d'être ensemble.

Le premier engagement politique

Évidemment mes parents auraient bien voulu m'empêcher de manifester. Au tout début de mai 1968, le 4 mai, je leur ai dit : « Je vais réviser chez un copain » ; je suis allé à la manif, la première. J'ai été assez méchamment blessé à la tête, mais ce qui m'ennuyait le plus était la réaction de mon père, car je n'ai pas trop l'habitude de lui mentir. Le matin, voyant mon triste état il m'a simplement dit : « Félicitations, j'avais peur que tu ne sois pas allé à la manif. » Mon premier engagement politique effectif date d'octobre 1961. C'est à ce moment- là que je suis devenu solidaire du combat pour l'indépendance de l'Algérie.

Quand on y pense, quel anachronisme ! Comment pouvait-on croire à une Algérie française qui avec l'explosion démographique du Maghreb aurait donné une France à majorité musulmane vers l'an 2000 ? Fait surprenant, ceux qui aujourd'hui jugent impossible l'intégration de 2 millions de musulmans immigrés juraient alors leurs grands dieux que celle de tous les Algériens à la République française serait facile. Où est la logique ?

J'étais moi-même influencé par cette vague anti algérienne ; quelques jours avant les manifestations pacifiques d'Algériens d'octobre 1961, j'avais été collé à un examen, alors qu'un Algérien avait été reçu. Je me souviens très bien avoir dit : « Il n'y en a que pour les Arabes dans ce pays ? » L'Arabe, bouc émissaire de ma nullité ! Pour comprendre le racisme et la xénophobie, il faut se

pencher sur la logique du bouc émissaire. Le racisme est souvent une attitude psychologique qui permet d'éviter de se poser les vrais problèmes que l'on porte en soi. Je suis étonné de voir à quel point les meurtriers racistes, les tireurs fous, sont des minables, des débiles. Et lorsque l'on ne va pas jusqu'à une telle extrémité, on est toujours tenté de rejeter sur l'autre ses responsabilités : c'est la faute des Arabes, des flics, du Pape ou du gouvernement. Ils ont bon dos !

La première conséquence de cette anecdote, c'est que je peux difficilement jeter la pierre à ceux qui prononcent aujourd'hui ce genre de parole non réfléchi. Je me suis pris ce jour-là en flagrant délit de racisme. Il faut se garder de cataloguer trop vite quelqu'un de raciste. Les problèmes qu'il dit avoir avec l'Arabe cachent en fait ses propres difficultés. Il y a heureusement des jours où, comme pour l'aveugle-né de l'Évangile, les yeux s'ouvrent et l'on réalise un peu la vérité des choses.

Mais le plus grave est que le matraquage et la propagande des médias au sujet des Algériens entre 1954 et 1962 n'ont pas cessé avec la paix, et leurs effets ne sont pas près de disparaître dans les esprits de ceux qui les ont subis passivement. Je suis étonné de voir à quel point ceux qui ne connaissent pas de Maghrébins vous répètent, avec une certitude qui ne se discute pas, que les Arabes ont tel ou tel défaut - violence, hypocrisie, fanatisme. C'est une reprise à distance des discours de l'époque de Guy Mollet.

J'ai des centaines d'amis arabes, je ne peux pas être d'accord avec le discours raciste. Suis-je aveugle depuis près de 25 ans ? Je ne le pense pas. Le racisme est une intoxication ; j'ai eu la chance de connaître des gens qui m'ont désintoxiqué. Mais pour le racisme comme pour la drogue, il faut accepter de se désintoxiquer. La leçon que je retiens est que la propagation de fausses nouvelles, ou même l'amplification de vraies nouvelles sont des crimes. Je ne suis pas sûr que nos gouvernements d'aujourd'hui, quelle que soit leur couleur politique, en aient plus conscience qu'en 1956.

Un élève chahuteur

J'ai poursuivi des études très médiocres, je m'ennuyais en classe à mourir. Pour le primaire, j'ai souvenir de professeurs dévoués mais parfois aussi de professeurs sadiques qui donnaient des fessées à des enfants déculottés par exemple ; une institutrice m'avait arraché une mèche de cheveux parce que je ne voyais pas la différence entre un F et un V. Grâce à elle, il m'arrive parfois encore maintenant d'inverser. Je réalise seulement aujourd'hui à quel point ces maîtres et ces maîtresses du primaire ont un pouvoir considérable. Cette inégalité devant l'école primaire je l'ai constatée souvent. Ça me fait mal au cœur de voir des adolescents intelligents finir leurs études pratiquement analphabètes. Si, en ce qui concerne la malnutrition, la sélection est faite à trois mois, pour l'école, elle se fait dès la première et la deuxième année. Dans ce cas, que penser de l'école primaire du petit Nanterre (celle des bidonvilles), où les instituteurs étaient à 70 % de simples bacheliers qui enseignaient pour la première fois ? Ce scandale a duré jusqu'en 1984 ; 98 % des élèves étaient des enfants d'immigrés, 2 % des enfants de gitans ! On utilise trop le mot racisme, mais là c'en est. C'est de l'apartheid à la française, de l'apartheid rampant.

Mon père venait souvent voir l'instituteur, on ne m'a jamais donné la fessée. Par contre les enfants de concierges ou d'O.S., qui étaient peut-être plus nerveux parce que moins gâtés, eux, ils ont dégusté. On les a dégoûtés de l'école, et, à quatorze ans, ils sont allés vers la vie active. Je ne fais que constater.

L'hypocrisie consiste à ne pas reconnaître l'inégalité devant l'école. En disant par exemple que si les enfants d'immigrés réussissent mal, c'est uniquement à cause d'eux-mêmes, que c'est un problème de langage, or cela fait plus de dix ans que l'on parle français dans la majorité des familles étrangères qui vivent en France. L'école a été pour moi l'apprentissage de l'inégalité ; mais je ne m'en plaignais pas puisque c'était en ma faveur. J'étais le grand bénéficiaire de cet

enseignement "démocratique" unique et même pour tous. Quand, à juste titre, on a voulu me faire redoubler ma huitième, un "piston" du ministère est venu désavouer mon institutrice. "Liberté, Égalité, Fraternité" déjà. Si j'ai pu suivre des études normales, c'est grâce à mes parents, car, jusqu'à la troisième, je n'ai pas levé le petit doigt pour apprendre quoi que ce soit.

J'étais maladivement chahuteur. En troisième, j'ai été collé tous les jeudis de l'année, du premier au dernier. Une fois, un des motifs de colle était : « A dit : "oui oui" d'une façon qui voulait dire : "non non". »

La mort d'un frère

J'étais très lié avec mon frère Dominique, de sept ans mon aîné. Il était très dynamique et m'a emmené faire de la montagne, dès l'âge de neuf ans, dans des endroits impossibles. Il s'est tué en moto à vingt ans, en 1959. Aveuglé par le soleil, il est tombé dans un ravin. Un mois avant, j'avais découvert, écrasé par notre vieil ascenseur, le cadavre de la jeune fille qu'il aimait. C'est arrivé il y a plus de vingt-cinq ans, mais ces événements sont encore très présents au cœur de ma mémoire. Ces deux morts, coup sur coup, m'ont fait découvrir à treize ans la réalité. Je suis brusquement sorti du paradis de l'enfance. La futilité d'un certain nombre de choses m'est apparue. J'ai eu envie de ne pas rater ma vie, de ne pas rater ma mort non plus. À treize ans, j'étais très ambitieux, non pas pour les titres, mais pour moi-même, pour qu'aucun instant de ma vie ne soit perdu. Et ça m'est toujours un peu resté. Je déteste l'expression "passer le temps."

Dès la mort de mon frère, je me suis refusé à avoir une vie sans histoire, dans laquelle il ne se passe rien. Qu'y a-t-il de plus horrible que de vivre en "cuchon", en se défendant de toute agression extérieure, et de se rendre compte, au soir de sa vie, que l'on n'a jamais vécu ? La vie n'est pas une question de durée, mais de densité. Mon frère Dominique n'a vécu que vingt ans, mais sa vie

aura été beaucoup plus dense que celle de certains centenaires. Personnellement, j'ai l'impression d'avoir gardé mes quinze ans et d'avoir déjà vécu cent ans. C'est cette recherche d'une vie regardant l'absolu qui m'a fait aller au bidonville puis au séminaire, et enfin devenir médecin en Afrique. Pour aller plus loin, je suis persuadé que la densité de notre rapport à Dieu est fonction de la densité de notre vie et de notre amour. La vie fait l'être et c'est définitif. C'est ainsi que j'envisage les questions du paradis et de l'enfer.

Les morts veillent sur nos vies

Qu'inspire la mort à un gamin de treize ans ? La peur ? La révolte ? Le désir d'oublier et de remplir le vide ? Le jour de l'accident d'ascenseur, je n'ai rien compris. Quand on est un enfant, on n'a aucune notion de ce qu'est la mort. La seconde fois, quand mon frère Dominique est mort, c'est très bizarre, je l'ai su immédiatement. J'étais dans un camp scout et quand le Père Xavier de Chalendar, notre aumônier, a voulu m'annoncer la nouvelle, je lui ai dit : « Ce n'est pas la peine, je sais, Dominique est mort. » Je l'ai su en moi-même plusieurs heures avant. De la même façon, j'ai encore l'intuition que mon frère Dominique, avec qui j'avais des liens très étroits, continue d'exister. J'ai le même sentiment pour plusieurs personnes que j'ai beaucoup aimées et qui sont mortes, et maintenant, je commence à en connaître pas mal. Il y a une existence après la mort. J'ai même l'expérience que les morts peuvent continuer à nous aider. Les morts veillent sur nos vies. L'amour demeure après la mort, c'est pourquoi chaque instant de ma vie doit servir à créer ces liens d'amour ; l'amour doit remplir tout le volume, il n'y a que ça. Quand je pense à tous les gens que j'ai aimés et qui sont morts, je n'ai pas le sentiment de vide comme dans un cimetière.

Je ne peux pas dire que j'ai la preuve physique, mathématique, d'une existence après la mort, mais il y a des lueurs qui ne trompent pas. Hamid est mort à dix-neuf ans d'une overdose après avoir tenté